

Troisième année, N° 17

Publication hebdomadaire

Le numéro : 75 centimes

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 20 juillet 1923

Sommaire :

Pascal et l'Eglise catholique
Belgique, France, Italie
La restauration de Louvain
" Le Pain Noir ,,

Abbé Henry Brémond
Norbert Wallez
P. Imbart de la Tour
Omer Englebert

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'Inauguration de la bibliothèque de l'Université de Louvain, J. Schyrgens. — " Il était quatre petits enfants ,, Chanoine Paul Halflants. — Italie. — États-Unis.

La Semaine

✠ Encyclique du Saint-Père glorifiant Saint Thomas d'Aquin. Comme ses prédécesseurs, le Pape Pie XI, ému de l'anarchie intellectuelle dans laquelle se débat l'esprit contemporain, propose au monde — et impose aux siens — la doctrine du Docteur Angélique.

Seule, la philosophie de Saint Thomas, intellectualiste, réaliste, ramènera dans la voie des certitudes et au culte d'une Vérité absolue, les intelligences auxquelles l'intuitionisme, l'immanentisme et le dilettantisme ont fait perdre le sens commun.

✠ Motu proprio du Pape sur l'urgente nécessité de catéchiser les âmes. L'ignorance religieuse est la grande plaie ouverte par la pratique des libertés modernes : liberté de penser, liberté d'écrire, liberté de dire tout à tous.

✠ Beaucoup de tapage cette semaine à la Chambre et au Sénat... et l'Europe vit toujours dans l'incertitude du lendemain et l'attente de la Paix!...

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

*Il n'y a pas
de
meilleur*
CHOCOLAT
que
DUC

CHOCOLAT



DUC ANVERS

MARQUES :

Régal DUC

Lina DUC

José DUC

Minon DUC

Isis DUC

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

Siège Social : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

Succursale : BRUXELLES, rue Royale, 68

rue des Colonies, 35

Agences : ANVERS, avenue de France, 119

BRUGES, rue Nicolas Despars, 11

CHARLEROI, Quai de Brabant, 16

COURTRAI, rue de Tournai, 30

MONS, rue de la Station, 16

OSTENDE, Square Marie-José, 1

ROULERS, place Saint-Amand, 29

Bureaux : BRUXELLES-MARITIME,
place Saintelette, 30

VILVORDE, rue de Louvain, 18

FOSSÉS — GHISTELLES — PONT

A CELLES — SPRIMONT — THOU-

ROUT - FRAMERIES - LENS s/DENDRE

Filiales : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-
strasse, 5, à Aix la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMÉDY,
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouverture de Crédit —
Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit
et chèques sur les principales villes belges et étrangères.*

*Encaissement de coupons — Ordres de Bourse — Dépôts de titres
— Vérification des tirages à la demande des clients —
Souscriptions aux emprunts d'Etat, de villes, de sociétés, etc.*

**LOCATION DE COFFRES-FORTS
CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION**

La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : 299.45

Conditions de l'abonnement :

Un an 25 francs

Six mois 15 francs

Le numéro 75 centimes

Pour l'étranger, port en sus

Numéros spécimens sur demande

Pascal et l'Église catholique ⁽¹⁾

Qu'il s'agisse pour lui de s'initier à la géométrie, à l'honnêteté, à la prière, Pascal suit toujours le même rythme. D'abord une révélation brusque, une intuition rapide et confuse qui lui propose, comme dans un éclair, le terme éclatant que désormais il se promettra d'atteindre ; puis une longue période d'efforts, de recherches, de tâtonnements, d'angoisse intellectuelle ou morale, période la plus souvent sèche et ténébreuse, pendant laquelle il déploie l'application la plus forte, la plus obstinée. Enfin l'illumination totale, la découverte, la possession entière, en un mot le ravissement. Pour un ou deux que, par bonheur, nous connaissons, quelle suite de ravissements à toutes les étapes de sa courte vie : le ravissement du petit géomètre ; le ravissement à la vue des perspectives éblouissantes que lui ouvre le Chevalier de Méré ; enfin le ravissement tout céleste du 23 novembre 1654, prélude et promesse de nouvelles extases, sans doute moins fulgurantes, mais également béatifiantes !

Or il va de soi que c'est pendant ces heures d'illumination que le génie scientifique, littéraire et religieux de Pascal éclate à nos esprits émerveillés. Pendant la période de fermentation laborieuse, il semblait n'être qu'un homme comme les autres ; il chemine dans la commune pénombre d'où n'arriveront à se dégager ni les talents médiocres ni les vertus ordinaires ; et cependant, ces diverses expériences, qui l'élèvent à une telle distance de nous, doivent en quelque sorte leur solidité, si j'ose dire, leur ampleur, leur richesse, leur chaleur même au lent, au ténébreux, au pénible travail qui a précédé. En attendant la prochaine étincelle, penchons-nous sur la cendre ardente où couve le Feu du *Mémorial*.

En 1646, à Rouen, éclairé, ému par les deux pieux médecins qui soignent son père, Pascal, toujours soudain, entrevoit, comme toute proche, la splendeur, lointaine pourtant, de la sainteté. Il se veut, il se croit déjà tout religieux : à cette ambition nouvelle, toutes les autres semblent céder. Mais bien qu'il ait éprouvé alors « de vifs sentiments de Dieu », pleins de « suavité et de charme », ce ne fut là, nous le savons, qu'un faux départ, d'ailleurs émuovant comme tous les épisodes de cette vie passionnée. Fougue plutôt que ferveur. Vienne l'épreuve des sécheresses spirituelles, vienne, avec Méré, la révélation du monde des honnêtes gens, et Pascal, ressaisi par « d'horribles attaches », désespérera presque sa sœur Jacqueline et les Mères de Port-Royal.

Ne croyez pas, néanmoins, que le temps, le travail, les grâces nombreuses de cette période agitée aient été perdus. Pendant les mois qui ont suivi sa conversion imparfaite et éphémère, Pascal s'est appliqué avec une avidité extrême, à réfléchir sur les dogmes fondamentaux de la vie intérieure, allant droit, par un sûr instinct, au mystère de Jésus et de sa vie dans les âmes. C'est alors que son intelligence s'assimile à fond, et organise harmonieusement les fécondes doctrines qu'il vivra plus tard. Dans l'ordre stérile de la connaissance, il n'aura bientôt presque plus rien à apprendre. Stérile, disons-nous, et, je crois, sans injustice. C'est qu'en effet, au lieu de la pacifier, et anéantir devant Dieu, sa théologie l'exalte à cette heure, le pousse à batailler pour des formules et à faire la police du dogme. Loin de le nourrir, elle le débilite, s'il est vrai que toute lumière religieuse qui ne change pas le cœur, l'épuise, le rend plus coupable.

* * *

Dans ses écrits de cette période, peu d'unction et peu de joie. C'est le froid scintillement de la vérité, ce n'est pas l'action réchauffante

(1) Conférence faite à Bruxelles, sous la présidence de Son Eminence le Cardinal Mercier et les auspices des Grandes Conférences Catholiques.

La première partie de cette conférence a paru dans notre précédent numéro.

de Dieu présent, possédé. Ainsi la lettre à Gilberte sur la mort d'Étienne Pascal. Arnauld aurait pu l'écrire : machine dialectique, sermon laborieux, contraint, froid, mais, par ailleurs, d'une prodigieuse richesse. Toute la spiritualité chrétienne s'y trouve, ramassée de main, admirablement comprise, non encore vécue.

« C'est un des grands principes du christianisme, écrit-il, que tout ce qui est arrivé à Jésus-Christ, doit se passer dans l'âme et dans le corps de chaque chrétien. »

Il ne parle pas encore d'expérience. Quand, bientôt, cette vérité lui sera devenue sensible au cœur, il la traduira d'une autre manière. C'est déjà toute la substance du *Mystère de Jésus*, mais encore, si l'on peut dire, à l'état de dogme, et non de prière véritable.

Le lundi, 23 novembre de l'an de grâce — et de quelle grâce ! — 1654, « depuis environ dix heures et demie du soir jusque environ minuit et demi » : ces belles constructions intellectuelles, ces longues méditations dogmatiques, se sont embrasées soudain ! Elles sont devenues prière, vraie prière, et une prière de flamme. Feu, Dieu d'Abraham. Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, et non des philosophes et savants. La distance, infinie tout à la fois et si courte, qui sépare connaître Dieu de l'aimer, de le posséder, a été franchie. *Deum meum* ! Le Dieu, non pas de celle de nos facultés qui n'atteint que des concepts et qui n'a pas de prise sur le réel, mais le Dieu de mon cœur, c'est-à-dire, de cette zone profonde de mon être qui demeure désespérément vide aussi longtemps qu'elle n'est pas unie à la réalité vivante du Dieu présent « Dieu de Jésus-Christ », parce que « Dieu ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile », parce que « sans ce médiateur est ôtée toute communication avec Dieu » ; parce que « Jésus-Christ est le véritable Dieu des hommes ; l'inspirateur, le moyen, la vérité, la chaleur, l'objet de toute prière ». « Jésus-Christ ! Jésus-Christ ! »

Nous tenons enfin le vrai, l'unique Pascal. Le ravissement a dégagé, libéré, dilaté en la comblant, son âme profonde, l'a changé, pour ainsi dire, en lui-même. Alors, se détache, en pleine lumière et pour ne plus s'éteindre, le signe obscur, le nom mystérieux qu'il portait au front. Alors, je ne dirai pas, se révèle, car elle agit depuis les années de son enfance, mais s'explique, mais se définit l'étonnante fascination que Pascal exerce sur tout le monde. Elle venait de ce besoin passionné qu'il a toujours eu du Libérateur, elle viendra désormais de cette union plus qu'intime, longtemps désirée, douloureusement, mais encore trop lâchement essayée, enfin consommée avec Jésus-Christ. « *Deum meum*. Dieu de Jésus-Christ ! » et Pascal de Jésus-Christ. Le Pascal d'avant le ravissement est un de ces hommes rares qui, dès ici-bas, verront Dieu, s'ils ne refusent pas la grâce qui les appelle, s'ils ne contrarient pas obstinément une prédestination manifeste. Il est maintenant et il sera jusqu'à la fin un de ces hommes qui ont vu Dieu, et que Dieu ne quitte plus.

Cette grâce en effet, lui en promet, ou plutôt lui en offre beaucoup d'autres, mais qui vont dépendre, en partie, de son activité personnelle. Il parle déjà, dans sa prière, ce « langage nouveau que produit ordinairement le cœur nouveau », mais ce langage, Pascal doit encore l'enrichir, le nuancer, le simplifier, l'attendrir, de plus en plus, par la méditation des choses divines. Il restera donc jusqu'au bout le laborieux, l'appliqué, le tenace que ses efforts de jeune savant ou de théologien novice nous ont fait connaître. L'étude, concentrée, acharnée comme toujours : mais jusqu'ici fiévreuse, désormais paisible ; jusqu'ici presque toute spéculative, désormais plus attentive encore aux raisons du cœur qu'à celles de l'esprit ; jusqu'ici querelleuse, impitoyable aux misères et à la sottise du prochain ; désormais charitable, apostolique et compatissante, sauf pendant la mauvaise distraction des *Provinciales* ; jusqu'ici arrêtée à l'écorce et aux formules, désormais uniquement affamée du réel, du seul réel qui l'intéresse, à savoir la personne même du Christ ; jusqu'ici travail ; désormais prière. « Ce discours... est fait par un homme qui s'est mis à genoux

auparavant et après ». Ce n'est pas assez : il fallait dire, auparavant, pendant et après. A genoux, assis, peu importe : qu'il demande l'inspiration du ciel, ou qu'il écrive ses *Pensées*, il est toujours en posture d'adoration et d'amour.

Je ne m'arrêterai pas à ses vues d'ensemble sur le mystère du Christ : elles vous sont familières, et vous savez tous que la plus éclatante réponse qu'ait jamais reçue en langue française la question de Notre-Seigneur à ses apôtres — *Vos autem quem me esse dicitis ?* — c'est notre Pascal qui l'a donnée, et à toutes les pages des *Pensées*. Vous vous rappelez ces brèves formules qui résument l'histoire du monde, aussi lumineuses, dans leur densité auguste, que l'inscription de l'obélisque vaticane : *Christus vivit Christus regnat...* « Jésus-Christ est l'objet de tout, le centre où tout tend », « Jésus-Christ que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme son attente ; le Nouveau comme son modèle ; tous deux comme leur centre ». « Tout par rapport à Jésus-Christ ».

Je ne vous réciterai pas davantage le plus beau de nos poèmes en prose, l'incomparable fragment sur l'ordre de la charité, qui est aussi l'ordre de Jésus-Christ, puisque la charité comme le Christ est « l'unique objet de l'Écriture ».

« Jésus-Christ, sans biens etsans aucune production au dehors de science, est dans son ordre de sainteté... Il a été humble, patient, saint, saint à Dieu... Oh ! qu'il est venu en grande pompe... ! »

Ce ne sont pas là de simples vues de l'esprit présentées avec éloquence : c'est une oraison, un cantique : *Sanctus, sanctus, sanctus*.

Prière aussi, nourriture et ferment de prière, ces lentes et affectueuses recherches sur le détail, j'allais dire, sur les infiniment petits des deux Testaments.

« Le style de l'Évangile est admirable en tant de manières, et, entr'autres, (voici un détail), en ne mettant jamais aucune invective contre les bourreaux et les ennemis de Jésus-Christ ».

En cela, nulle affectation, continue Pascal, et tout le contraire : modération spontanée, acquise dans une longue intimité avec le maître du pardon, si naturelle, si simple qu'on n'y prend pas garde. « Et je crois, conclut-il, que plusieurs de ces choses n'ont jamais été remarquées jusqu'ici ».

Ce n'est pas la critique savante qui les découvre, c'est la curiosité et la clairvoyance de l'amour. Il remarquera encore que « Jésus-Christ n'a jamais condamné sans ouïr. A Judas : *Amice ad quid venisti?* A celui qui n'avait pas la robe nuptiale, de même » ; ou bien que « Jésus-Christ n'a pas voulu être tué sans les formes de la justice, car il est bien plus ignominieux de mourir par justice que par une sédition injuste ».

* * *

Et voici que dans ce commerce de toutes les heures avec le Livre des livres, Pascal se pénètre peu à peu, non pas seulement de l'esprit, mais encore du style de Jésus. Heureux mimétisme, revêtement si profond et si naïf que lorsqu'il écrit sa *Vie de Jésus-Christ*, on se demande où s'arrête le texte de l'Évangile, où commence l'inspiration propre de Pascal. Écoutez plutôt :

« Le même jour, étant averti de se garder d'Hérode, il répond : Dites à ce renard que ma consommation approche. Et ce lion de la tribu de Juda manda à ce renard qu'il montait hardiment en Jérusalem. Il se plaint ensuite sur Jérusalem, disant : Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, et tu n'as pas voulu ! Mais malgré ses résistances, il le fit quand il le voulut ».

« Pascal, dit à ce propos un des hommes qui ont le mieux parlé de lui, réussit mal à s'effacer entièrement ; l'individualité jaillit à l'improviste, et l'éloquence personnelle se mêle involontairement à celle des faits et des souvenirs. » Oui, si l'on veut, mais j'aime mieux dire que Pascal n'a pas à s'effacer d'une histoire qui est devenue la sienne propre. *Evangelium meum*. Sans cesser jamais d'être Pascal, il devient tour à tour l'Évangéliste qu'il cite, ou Madeleine, ou l'Apôtre Jean, ou le Christ lui-même. Aussi personnel, aussi jaillissant et lorsqu'il transcrit, et lorsqu'il ajuste. La bonne nouvelle que les *Pensées* nous auraient apportée, et qui eût fait du grand ouvrage rêvé une apologétique décisive, c'est l'histoire même de Pascal dans ses rapports avec Jésus-Christ, de Pascal témoin de Jésus, et de Jésus témoin de Pascal. Si j'avais le malheur de ne pas croire, plusieurs si non la plupart des arguments de Pascal me laisseraient incrédule. Quelques-uns n'ont aucune force, puisqu'ils reposent sur une théologie, d'ailleurs inexacte ; d'autres sont vraiment trop subtils — ou trop simples peut-être — e pari par exemple, sur lequel nos philosophes n'arrivent pas à se

mettre d'accord. Pour les vraiment solides, on les trouve partout, et je ne vois pas que Pascal ait rien ajouté à leur valeur probante. Mais en vérité, les convertis de Pascal cèdent beaucoup moins à ses preuves, qu'à la contagion de sa foi vivante et ardente : je veux dire de sa prière. Il le sentait bien, du reste, et très humblement. Aussi ne doutai-je pas qu'il n'eût donné à son livre un caractère aussi peu géométrique, et, comme nous disons, aussi peu objectif que possible ; tout personnel au contraire. Le moi cesse d'être haïssable quand il n'est pas séparé de Dieu, quand il n'est, en quelque manière, qu'un transparent au travers duquel Dieu lui-même parle et rayonne.

Je me demande même si, la grâce aidant et l'expérience, le livre tout entier ne se serait pas transformé en une suite d'élevations, de prières, à peine moins intimes que le *Mystère de Jésus*. Autrefois ce dominateur nous imposait, et de quel ton frémissant, ses certitudes, ses formules, ses colères. Humilié, attendri, sanctifié, (désormais semblable au Maître divin de l'oraison), il ne nous aurait plus imposé, et combien suavement, que sa prière. Soumettons-nous à son impérieuse ferveur. Prions avec lui.

« Jésus souffre dans sa passion les tourments que lui font les hommes ; mais, dans l'agonie, il souffre les tourments qu'il se donne à lui-même ».

Ce n'est plus le ton enflammé, la marche haletante du *Mémorial* ; la surprise éblouie, l'ivresse du retour, le délire de la certitude, la vision du feu ; c'est la béatitude grave, paisible, profonde, si profonde qu'on la dirait triste, de ceux qui ont trouvé depuis si longtemps qu'ils ne s'étonnent plus d'avoir trouvé : de ceux qui ne veulent plus d'autre récompense que de continuer dans la familiarité de Jésus. *Vos autem estis qui permansistis mecum in tentationibus meis*.

« Jésus cherche quelque consolation au moins dans ses trois plus chers amis et ils dorment. — Et ainsi Jésus était délaissé seul à la colère de Dieu ».

* * *

Quand il écrivait le *Mémorial*, il était encore moins rempli de Dieu que de lui-même. Joie, joie, larmes de joie ! C'est à Pascal réconcilié, rassuré, comblé qu'il pensait d'abord et surtout. Il s'oublie maintenant et il se perd dans la solitude, l'ennui et le sacrifice de Jésus.

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là... Jésus étant dans l'agonie et dans les plus grandes peines, prions plus longtemps ».

Prions, mais à la manière de Pascal, c'est-à-dire en appliquant au mystère de Jésus toutes nos activités spirituelles. Peu ou point d'images. Et de quel secours seraient-elles à ces profondeurs d'intimité, cette intensité de présence, mais quelle abondance lente, savoureuse et douloureuse d'observations, de réflexions, et, comme il nous disait tantôt, de remarques. Méditation parfaite où tous les mouvements de l'intelligence partent du cœur et y retournent.

« Jésus, au milieu de ce délaissement universel et de ses amis choisis pour veiller avec lui, les trouvant dormant, s'en fâche à cause du péril où ils exposent, non lui, mais eux-mêmes, et les avertit de leur propre salut et de leur bien avec une tendresse cordiale pour eux pendant leur ingratitude ».

Autrefois, son jansénisme aurait trouvé dans ce sommeil je ne sais quel symbole de l'âme aveuglée et privée de grâce par quelque décret divin, quelque prédestination implacable. Maintenant la confiance et l'humanité, inséparables de toute véritable piété, ont exorcisé ces formules plus vaines encore que cruelles.

« Jésus les trouvant encore dormant... il a la bonté de ne pas les éveiller, et les laisse dans leur repos ».

Il permet donc enfin aux casuistes de ne pas éveiller trop brusquement ceux qui dorment, et même, parfois, de les laisser dans leur repos. Aussi bien,

« Jésus, pendant que ses disciples dormaient, a opéré leur salut. Il l'a fait à chacun des justes pendant qu'ils dormaient, et dans le néant avant leur naissance, et dans les péchés depuis leur naissance ».

Ce n'est jusqu'ici ; qu'une sorte de prélude. Pascal, à genoux, parmi la foule pieuse, se renferme, comme elle, dans le mystère que sa vive imagination lui a rendu si présent. Il est là, hors de lui-même, uniquement attentif à ce qui se passe, et ne s'intéressant qu'à l'agonie de Jésus, oubliant tout à fait la sienne propre, agonie éternellement recommençante de tous ceux qui cherchent, comme il le faut bien, même après avoir trouvé. Et il continuerait de la sorte, si par un juste et infallible retour de compassion, Jésus, s'oubliant à son tour lui-même, ne se penchait vers Pascal.

« Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé ».

Transition, ou plutôt absence pathétique de transition. Revirement inattendu et attendu tout ensemble, soudain, j'allais dire brusque, tant il est vrai que le Médiateur, sur qui nous devons nous modeler, se modèle aussi sur chacun de nous. C'est Pascal jusqu'ici qui a consolé : à lui maintenant, à ce consolateur qui n'a pas voulu dormir, à lui d'être consolé.

« Je pensais à toi, dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi ».

La voilà plutôt la transition : Ces gouttes de sang, rappel sublime de la scène où Pascal s'attardait tout à l'heure et qui vient de s'effacer. Nous ne sommes plus au jardin, mais dans l'âme même de Pascal écoutant le Christ éternel, celui qui ne souffre plus, et qui ne se rappelle ses propres souffrances que pour mieux compatir aux nôtres : le Christ « guéri », mais qui agonise maintenant de l'agonie de Pascal ; le Christ glorieux, et qui, depuis les jours de sa vie mortelle, n'aura peut-être jamais mieux montré à quel point il était homme.

Cet Homme-Dieu, on peut dire, je crois, sans exagération que personne, depuis bien des siècles, personne autant que Pascal ne nous a convaincus de sa réalité et de son amour. Nulle prière ne réunit, ne fait plus harmonieusement que la sienne les deux qualités extrêmes de la prière chrétienne, cette familiarité cordiale que seule l'Incarnation a rendue possible, et ce profond sérieux, cette gravité, voisine de la crainte, sans quoi il n'est pas de religion. Adoration tendre, tendresse adorante, prière qui traduit avec une merveilleuse justesse le dogme fondamental du Christianisme : *In principio erat Verbum... Apparuit gratia et benignitas Salvatoris*. De grands poètes ont trouvé les paroles de l'amour humain ; Pascal, les paroles d'un amour humain et divin tout ensemble, de l'amour qu'a pour nous le Verbe incarné.

« Je te suis plus ami que tel ou tel, et parce qu'il est homme, et parce qu'il est Dieu ».

« Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures ».

Divines et humaines paroles qui nous donnent la sensation du Christ présent. Pascal voit le Christ, il l'entend, il lui parle comme l'ont vu, l'ont entendu et lui ont parlé, Pierre, Madeleine et les disciples d'Emmaüs. — *Nonne cor nostrum ardens erat in vobis?* Quand nous le lisons, comme il faut le lire, n'est-il pas vrai qu'une chaleur céleste émane de ses paroles, de ses paroles qui sont tout ensemble et de Pascal et de Jésus-Christ?

Abbé HENRY BRÉMOND,
de l'Académie Française.



Belgique, France, Italie (1)

III

Quelques modalités de leur fédération

Il est à peu près inutile que nous entreprenions ici de nombreuses spécifications. Nous nous bornerons donc à indiquer les principales directions dans lesquelles il importe que Belges, Italiens et Français s'engagent s'ils veulent unir et mettre puissamment en œuvre leurs ressources.

On le verra, nous ne laissons aucun sentimentalisme décider de nos choix ou de nos démarches. Beaucoup de nos compatriotes font de la politique internationale d'après de folles humeurs ou des engouements irréflectifs ; ils jouent aux échecs non pas avec leur cerveau, mais avec leur cœur ou leurs nerfs. Le temps presse, il presse fort que nous renoncions à de telles méthodes et que nous soyons lucides et résolus.

(1) Cf. la *Revue catholique des Idées et des Faits*, du 29 juin et du 13 juillet 1923.

Dans le domaine économique, la Belgique, la France et l'Italie ne se concertent guère. Assez généralement, elles se contrecarrent ou elles se combattent. Ainsi, elles s'affaiblissent ; elles préparent leur propre éviction, leur propre défaite par la *Mittel-Europa* et par l'impérialisme anglo-saxon.

Nous avons indiqué dans cette *Revue* combien il importe que ces trois pays échangent entre eux, et de judicieuse façon, leurs excédents de matières premières et combien il importe qu'ils s'associent pour s'approvisionner au dehors.

Une collaboration analogue est nécessaire dans l'activité bancaire, notamment pour obtenir et pour utiliser le crédit (1).

La Belgique, la France et l'Italie doivent avoir une politique commune des transports.

Pourquoi Bruxelles, Rome et Paris ne chargeraient-ils pas quelques-uns de leurs plus remarquables fonctionnaires de surveiller les procédés des railways concurrents et d'organiser aussitôt des repréailles avec les moyens des trois nations ?

C'est sans doute au point de vue maritime qu'il est le plus urgent d'agir de la sorte.

Prenez la carte, et examinez donc quels atouts océaniques, atouts de liberté et d'autorité, Belges, Italiens et Français posséderaient aisément.

Rares sont leurs terres que plus de trois cents kilomètres séparent d'un littoral (2). D'Anvers à Fiume, quel développement de côtes ! Combien de ports et de quelle qualité ! Hélas ! combien nous négligeons de nous en servir !

Au cours de l'année 1922, 4200 navires britanniques ont abordé aux quais d'Anvers, 748 navires allemands, 636 navires belges, 623 navires français, 476 navires norvégiens, 439 navires hollandais, etc., etc. Pendant le mois de mai 1923, la métropole a reçu 310 navires britanniques, 67 navires belges, 52 navires allemands, 51 navires norvégiens, 50 navires français, 44 navires hollandais, 30 navires danois, 25 navires suédois, etc. etc. La situation n'est pas plus avantageuse pour nous aux installations maritimes de Bruxelles, de Gand ou de Bruges.

Ceux de nos compatriotes qui savent quelles furent naguère l'activité, l'audace, la splendeur de notre patrie sur les océans, ceux qui savent de quel ascendant, de quel prestige nos pères jouissaient à la Hanse de Londres, dont beaucoup de transactions se faisaient officiellement en langue flamande, ne manqueront pas d'éprouver quelque mélancolie devant l'énorme avance des navigateurs étrangers sur les nôtres et dans nos propres eaux.

(1) Avant la guerre, la Haute Banque de France et la Haute Banque d'Allemagne avaient conclu des accords afin de se réserver l'une et l'autre des sphères d'influence. La Haute Banque de France avait « cédé » à la Haute Banque d'Allemagne, la Belgique et l'Italie. Elle avait obtenu en échange toute liberté d'action dans les pays transocéaniques. De la sorte, la Haute Banque de France ne pouvait intervenir chez nous ou dans la Péninsule que si elle acceptait de s'y conformer aux directives allemandes. Les capitaux français aidaient donc à l'hégémonie du Reich sur la Belgique et sur l'Italie.

Il faut ajouter à cela que la France prêtait des sommes énormes à des établissements financiers et à des usines d'Allemagne. Ainsi, elle a beaucoup contribué à la puissance industrielle de l'ennemi et à ses armements mêmes.

Cette situation paradoxale et mortelle n'a pas encore pris fin.

Nous comptons, dans un prochain ouvrage, nous expliquer longuement à ce sujet.

(2) « En dépit de tous les canaux et de toutes les voies ferrées, les Flandres seront toujours plus proches de Venise que le Hanovre le sera de la Bohême ou de la Hongrie. La Latinité a pour elle la liaison unique, irremplaçable de la mer. La mer joint ses éléments, et elle leur donne libre ouverture sur le trafic des vastes mondes lointains. L. POLIER, dans la *Revue des Nations latines*, 1^{er} avril 1917, p. 634.

Il y a plus que les fiertés ou les susceptibilités nationales qui sont engagées à ce sujet. Il y a notre prospérité et, par elle, nos facilités de résoudre plusieurs de nos problèmes sociaux.

Nous payons actuellement aux firmes britanniques, allemandes, hollandaises, scandinaves, etc., etc., de gros tributs pour l'adduction de nos matières premières et pour l'expédition de nos fabricats. Nos producteurs doivent compenser cela par des suppléments de travail, par des réductions de gains, c'est-à-dire, en fin de compte, par des sacrifices dans leur bien-être, dans leurs récréations, leur éducation, leurs arts, leurs pensées, l'élan spirituel, la haute fécondité de la patrie.

Il convient d'apporter à ce débat d'autres réflexions encore.

Trop d'entre nous sont déjà pénétrés de britannomanie. Pense-t-on que cette supériorité des britanniques dans le port d'Anvers n'est pas de nature à aggraver ce mal ?

D'autres éprouvent des complaisances pour la Hollande. N'en éprouveront-ils pas de plus grandes s'ils voient chez nous le pavillon hollandais flotter plus souvent ou plus fort ?

Enfin, nous ne manquons pas de germanophiles. Si l'Ennemi réussissait à reconquérir au sein de la métropole une influence commerciale analogue à celle qu'il y possédait avant la guerre, n'y reconquerrait-il pas aussi son influence mondaine, intellectuelle, politique ? Un autre von Bary ne recommencerait-il pas d'agir là en Premier Bourgmestre ou en Haut Protecteur ?

Un autre Mallinckrodt ne s'ingérerait-il pas encore dans les secrets de notre organisation militaire ? D'autres Siemens, d'autres Haalske, d'autres Schukert ne redeviendraient-ils pas les « contrôleurs » des parties maîtresses de notre railway, de l'outillage même de notre mobilisation ?

Ce sont nos sécurités, ce sont nos libertés, ce sont nos certitudes d'être sur notre sol sans joug et sans entraves qui courent des risques et qui chancellent si, dans nos ports, Britanniques, Bataves et Boches prennent un rôle plus considérable que nous...

L'Italie qui a six mille kilomètres de rivage marin et des populations familiarisées depuis des millénaires avec les flots, a été privée comme notre pays des moyens principaux d'expansion.

Une bande de financiers dont les uns étaient Juifs et dont les autres étaient Allemands, accula à la ruine la plupart des sociétés de navigation de la Péninsule. Quant à celles qui subsistèrent, on leur imposa des conventions en vertu desquelles les meilleurs marchés de la Méditerranée et de l'Orient étaient laissés aux affairistes du Reich (1). Il n'y a pas longtemps que les petits bateaux mêmes de la lagune vénitienne, ceux du golfe de Naples et de la ligne Gênes-Monte Carlo, ne portent plus à la poupe le pavillon boche (2).

M. Mussolini et ses amis ont fait un admirable effort pour mettre fin à cette situation. C'est la génération de la *Nave* qui maintenant détient l'État et qui entreprend de réaliser la prophétie dannunzienne : « Italie ! Italie ! Dans chaque port tu auras ton royal séjour ; dans la mer latine et au delà des Colonnes d'Hercule tu seras pour toujours glorifiée sur tous les flots... » Mais qu'il reste encore à accomplir !

La France commence d'entrer dans une situation à peu près aussi mauvaise.

Le problème de la marine militaire se pose en même temps et en des termes qui ressemblent assez à ce qui précède.

C'est donc la richesse, l'indépendance, la vigueur, le prestige, des Belges, des Italiens et des Français qui sont à la fois menacés sur les eaux.

Aucun de ces trois peuples ne pourra s'affranchir seul et recommencer de parcourir d'une façon redoutable les océans. C'est en se fédérant qu'ils doivent entreprendre de s'émanciper et de dicter enfin leurs lois.

Nous ne discuterons pas ici les méthodes à suivre. Bornons-nous à demander que les firmes maritimes de Belgique, de France et d'Italie adoptent bientôt des tarifs communs ou qu'elles fassent une répartition du trafic par la réserve de telles escales à telles compagnies. Elles éviteraient ainsi de se concurrencer aux dépens de unes et des autres. Pourquoi n'essaierait-on pas à bref délai une union plus intime, un *pool* pour former une masse des frets encaissés et les distribuer d'après une proportion soigneusement établie ? On aboutirait sans doute à des collaborations plus strictes encore, à des amalgamations ou des trusts.

Quelles chances nous aurions alors de reprendre sur les mers notre lucratif et bienfaisant empire !...

De profondes réformes devraient être réalisées par le Cabinet de Bruxelles, le Cabinet de Paris et le Cabinet de Rome au point de vue douanier et au point de vue des relations commerciales. Nous aurons l'occasion, dans un article ultérieur, d'examiner cet aspect du problème.

* * *

La Rhénanie et la Ruhr sont un point sur lequel les Belges, les Italiens et les Français ont un intérêt capital à bien se concerter.

Unis, ils gagneraient aisément cette difficile et décisive partie.

Ils empêcheraient la Grande Bretagne d'intriguer efficacement contre nous. Ils soumettraient le Reich à une pression de forces qui seraient supérieures aux siennes. Par la puissance et la qualité de leur attraction, ils détermineraient les populations qui vivent le long du Rhin à s'émanciper de Berlin et à s'orienter vers l'Occident. Les soustrayant à la crainte que la Prusse fait peser sur elles, ils obtiendraient d'elles des coopérations régulières : la Rhénanie et la Ruhr recommenceraient de produire, mais d'accord avec nous et de sorte que nous en ayons des profits.

Anticipations osées ! Chimériques espoirs ! s'écrieront les timides et les faiblaris, les décourageateurs et les découragés.

Admettons cela. Et après ? Fédérés, les Belges, les Italiens et les Français remplaceraient sans trop de difficultés un grand nombre de Rhénans et de Ruhrois défailants. Au cours des premiers mois de cette année, plusieurs publicistes de la Péninsule se sont exprimés de très intéressante façon à ce sujet. Qu'on nous permette de ne reproduire ici qu'un des textes les plus explicites : « Nous avons une capacité migratoire énorme, écrivait le rédacteur en chef du *Messagero* le 22 février 1923 ; des ouvriers italiens, par centaines de milliers, pourraient être concentrés dans les territoires occupés comme dans les bassins miniers de la France. Le problème de la Ruhr aurait ainsi une solution. Les ouvriers italiens contribueraient à transformer l'occupation, aujourd'hui encore négative, en une exploitation industrielle, malgré la menace et la résistance allemandes ».

Le rédacteur du *Messagero*, sous l'empire de préoccupations semblables à celles qui nous inspiraient nous-même dans notre article du 29 juin, proposait que cette prestation de main-d'œuvre fût payée à l'Italie par des livraisons de matières premières (minerais de fer, charbon) ou par produits mi-bruts, par exemple, des blocs de fonte.

(1) Il faut lire sur ce sujet l'ouvrage de GIOVANNI PREZIOSI : *La Germania alla conquista dell' Italia* (Florence, Librairie della Voce, 1916), pp. 88 et suivantes.

(2) Avant la guerre, l'Italie, pays marin s'il en est, devait importer des poissons et des crustacés.

Ces suggestions nous amènent à une des modalités essentielles de la fédération belge-italienne-française.

La France, à cause de sa dénatalité, manque d'hommes.

L'Italie lui en fournit chaque année des myriades : 85.815 en 1922 seulement. La plupart sont de pauvres gens : journaliers, manœuvres, portefaix, terrassiers. Ils sont, en maintes occasions, exploités. Ils n'obtiennent guère d'estime. Ils s'aigrissent souvent de leur sort. Ils nuisent à la réputation de leur patrie et ils ne rendent pas à la France tous les services dont ils seraient capables.

Nous donnons à la France un grand nombre d'ouvriers très spécialisés et des ouvriers agricoles qui se fixent chez elle, se dénationalisent rapidement, oublient leur originelle patrie, pensent, sentent, agissent à l'encontre de nos intérêts. Quotidiennement 24.000 de nos compatriotes vont porter à la métallurgie française un travail qui lui permettra de concurrencer la métallurgie belge, et 24.000 autres vont rendre, contre nos industries textiles, le même service aux industries textiles de la France.

Cette situation ne peut durer plus longtemps.

Des consortiums des firmes des trois pays doivent être constitués de telle façon que les émigrants italiens et les émigrants belges ne travaillent plus contre leur propre pays en travaillant en France.

Chaque fois que le Cabinet de Rome et le Cabinet de Bruxelles ne pourront récupérer de cette façon des valeurs équivalentes à celles dont ils se déposèdent, il faudra qu'ils réclament — et qu'ils obtiennent — des compensations par d'autres voies. Dans l'entourage de M. Mussolini on a plusieurs fois proposé que la France indemnisât l'Italie de ses prestations de main-d'œuvre par des quantums dans l'exploitation de certaines mines ou par la concession de gisements, ceux de l'Ouenza par exemple. Pourquoi ne ferions-nous pas des revendications de même nature afin de compenser les pertes que nous venons d'indiquer ? La métallurgie française paierait-elle trop chèrement les 24 000 auxiliaires qu'elle reçoit de nous chaque jour si elle améliorerait les conditions auxquelles s'échangent à présent notre combustible et le fer lorrain ? N'y aurait-il pas lieu que nos tisserands exigent des concessions analogues ? Nous serions entraînés trop loin si nous donnions à ce sujet des spécifications (1). Ce qui précède suffit, nous semble-t-il, pour indiquer à quoi il faut tendre.

L'Italie seule n'aboutira pas à changer l'actuel état de choses. Seuls nous échouons aussi. Étroitement alliés, combinant avec intelligence et ténacité leurs efforts, les deux pays auraient vite raison du protectionnisme du patronat français et de l'habitude du Cabinet de Paris de prendre beaucoup plus qu'il n'abandonne. Il y aurait peut-être quelques heurts dans les premiers temps. Mais, comme bientôt la trinité Belgique-France-Italie serait maîtresse de l'économie moderne, la France serait très dédommée de ces « sacrifices ». L'entente des trois pays serait intime, cordiale, durable, entreprenante conquérante parce qu'elle s'inspirerait d'intérêts communs, très considérables, tangibles pour chacun.

Si importantes qu'elles soient, ces réformes dans les méthodes

(1) Craignant d'être exclus bientôt des marchés actuels, les tisserands français cherchent à s'approvisionner de laine, de coton et de jute dans les colonies de leur pays. Des essais d'élevage du mouton mérinos ont lieu à Madagascar, dans le Sénégal et dans la Haute Volta. Il semble que, si nous avions une véritable politique d'émigration, nous pourrions intervenir dans ces expériences-là et obtenir une part des matières premières en compensation de notre main-d'œuvre.

de l'émigration belge et de l'émigration italienne ne pourraient suffire.

Il faut que la Belgique et l'Italie animent de leur esprit, soutiennent de leurs meilleures passions, alimentent et haussent sans cesse par leurs idéalités ceux de leurs fils et celles de leurs filles qui vont en France pour quelques saisons ou pour toujours.

On devine sans peine ce qui serait nécessaire pour cela : journaux, revues, livres, conférenciers, syndicats, banques, écoles, clergé. Nous aurons peut-être l'occasion de nous expliquer longuement à ce sujet.

Maintenus fidèles à leur civilisation originelle, entraînés à manifester en France les plus beaux dons de leurs patries, fiers et ardents de produire ou de montrer là des œuvres qui soient de la même inspiration que les plus fameuses œuvres de leurs frères, Belges et Italiens contribueraient beaucoup à assurer l'estime des Français à la Belgique et à l'Italie ; ils contribueraient en même temps à donner à la France ou à lui garder la généralité et la diversité dans la Culture, diversité et généralité auxquelles l'univers ne manquerait pas d'être très attentif et très docile.

* * *

Nous touchons au rôle spirituel de la fédération belge-française-italienne.

Chacun des trois pays néglige trop de collaborer avec les deux autres sur les hauts sommets de la pensée et des arts.

La France a le fâcheux travers de considérer la Belgique et l'Italie comme des disciples ou des clients. Nous acceptons souvent d'être subordonnés, diminués de la sorte. Plusieurs de nos compatriotes y consentent jusqu'à perdre leur personnalité. L'Italie, elle, se rebiffe, et en se rebiffant, elle s'affaiblit.

Il importe que ces erreurs prennent fin. Grâce à quoi ?

Les éditeurs des trois pays devaient se concerter pour que tout ouvrage important, d'un Anversois, d'un Bruxellois, d'un Parisien, d'un Florentin, d'un Siennois ou d'un Napolitain soit signalé, analysé, mis en vente (dans son texte original et traduit) par chacune des librairies importantes depuis les embouchures de l'Escaut jusqu'aux extrémités de la Sicile.

Les journaux de la Péninsule n'instruisent guère leurs lecteurs sur notre pays. Et nous, que savons-nous du leur ? Cent mille exemplaires de périodiques français pénètrent quotidiennement chez nous. Que valent leurs informations à notre sujet ? Trois ou quatre organes de la presse parisienne ont des correspondants belges. On nous permettra sans doute d'écrire qu'ils sont très loin de nous satisfaire. Belges, Italiens et Français ne peuvent pas accepter plus longtemps d'être renseignés les uns sur les autres par Havas, Wolff ou Reuter ou par des écrivains médiocres. Si dans chacune des trois capitales, si à Bruxelles, à Rome et à Paris un directeur de grand quotidien s'avisait de remédier à cela, les autres s'empresseraient de rivaliser avec lui. Qui commencera ?

Il faut grouper dans toutes les grandes villes les citoyens d'élite qui s'intéressent à cette sorte de problèmes et il faut obtenir d'eux qu'ils s'informent et qu'ils agissent. Combien n'y a-t-il pas en Belgique d'Amitiés françaises ? Y a-t-il en France des Amitiés belges ? En quel nombre ? Où ? Et que font-elles ? Il existe à Bruxelles des Amitiés Italiennes. Et dans les autres de nos provinces ? La Péninsule a-t-elle des cercles influents d'Amitiés Belges ?

Il importe que les Universités des trois pays consacrent cer-

taines de leurs leçons aux problèmes primordiaux de la collaboration Belgique-France-Italie. Elles ont accepté longtemps d'être les auxiliaires du germanisme. Il n'est sans doute pas excessif de leur demander qu'elles fassent pour la glorification, la mise en œuvre et le salut des trois plus nobles peuples de l'univers un effort équivalent à celui qu'elles ont fait en faveur du Deutschtum...

Échanges de professeurs, échanges d'étudiants seraient très utiles à cette fin. Pourquoi même un examen devant un jury de la Péninsule ne serait-il pas aussitôt sanctionné par les autorités académiques de Louvain, de Gand, de Liège ou de Bruxelles ?

Il importe enfin que les activités religieuses de la Belgique, de la France et de l'Italie soient beaucoup mieux coordonnées qu'à présent. L'univers entier s'offre aux entreprises de notre prosélytisme. Comment le convertirions-nous si nous persistions dans nos particularismes et notre dispersion ?

* * *

On le voit, cette fédération des trois peuples produirait des résultats immenses au point de vue économique, politique, moral, culturel, catholique.

Des inimitiés féroces se dressent devant elle en raison même de cette magnifique bienfaisance. L'ignorance, la paresse et la sottise portent leur concours à cette conjuration.

Il faut engager la lutte et vaincre promptement.

NORBERT WALLEZ,
Professeur à l'École Supérieure
Commerciale et Consulaire de Mons.



La restauration de Louvain

ALTESSE ROYALE,
EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Au printemps de 1919, alors que se réglait dans les conseils des Etats victorieux le sort des vaincus, une autre conférence, plus modeste, plus intime, se réunissait à Paris pour étudier les moyens de restaurer la Bibliothèque de Louvain. Les délégués des divers pays annonçaient l'envoi de livres, de collections, d'œuvres d'art... Celui des Etats-Unis prit la parole. Il dit simplement : « L'Allemagne a détruit, le peuple américain reconstruira... ».

Nous savons comment cette promesse a été tenue. Deux ans plus tard, le 28 juillet 1921, sous la présidence de Leurs Majestés le Roi et la Reine des Belges, au milieu d'une foule enthousiaste, et entouré des représentants des Académies, des Universités, des corps savants, accourus du monde entier, le président du Comité national américain, M. N. Murray Butler, posait la première pierre de l'édifice. Et voici

(1) Discours prononcé à Louvain, le 17 juillet, à l'inauguration de la nouvelle bibliothèque. Son Eminence le Cardinal Mercier, M. Butler, Mgr Ladeuze prirent également la parole. Leurs discours ont été reproduits par la presse quotidienne.

que s'élève sous nos yeux le monument conçu par le génie d'un Whitney Warren, secondé lui-même par le plus admirable et dévoué des collaborateurs, M. Greenough. Il monte, il pousse vers le ciel ses briques flamboyantes, ses larges baies, ses voûtes légères. Les salles sont prêtes qui attendent leurs hôtes, ces milliers de livres qui vont bientôt s'aligner sur leurs rayons d'acier. Une fois de plus l'Amérique a montré qu'elle n'était point seulement la terre du sentiment mais des résultats. Qu'elle soit remerciée et glorifiée, et que votre Université me permette d'associer une voix française à la sienne dans l'hommage qu'elle vient de rendre au grand peuple et à son illustre représentant pour le ministère d'assistance et de générosité qu'ils accomplissent si magnifiquement envers nos deux pays.

Hier, la première pierre... aujourd'hui les premiers livres.

Quelle leçon dans ce rapprochement ! Mais sommes-nous ici en vérité, pour proclamer, comme on le fit naguère la revanche du droit contre la force, de l'idéal humain et chrétien contre la barbarie ? Dans cette fête intime, une réunion de famille, si j'ose ainsi dire, d'autres pensées nous dominent. Il semble que ces trois petits livres qui vont être déposés au nom de la Belgique, des Etats-Unis, de la France, expriment quelque chose de moins abstrait, de plus profond, et c'est leur signification que je voudrais essayer de dégager. Le premier est un nécrologe. Livre d'or dans lequel l'Université a pieusement inscrit les noms de ses étudiants tombés à l'ennemi. Je me rappelle encore de quel accent, au Havre, le 26 août 1918, dans cette séance mémorable où l'Œuvre de Louvain fut annoncée au monde, Mgr Deplaigne s'écriait : « Ce livre sera le premier qui ornara les rayons de la Bibliothèque nouvelle... ». Ces pages de douleur et de gloire, les voici. La main d'un prince, que dis-je, d'un camarade qui a partagé les périls et les épreuves de ses compagnons d'armes, les confie, Messieurs, à votre garde. Avec quelle émotion, quel respect nous l'ouvrons ! La mort y apparaît à chaque ligne, non pas lugubre, effrayante, comme un écroulement, mais au contraire, sereine comme une aurore, lumineuse comme une apothéose... Ces jeunes ! Ils attendaient tout de la vie. Avocats, médecins, ingénieurs, savants, artistes, appelés ceux-ci peut-être à la célébrité, ceux-là à la fortune, d'autres aux honneurs, à la charge redoutable de gouverner l'Etat ou de servir les âmes ; ils semblaient maîtres de l'avenir. Et la tourmente les emporta... A l'insultante proposition de l'Allemagne qui lui réclame le passage, la Belgique a répondu : « Nous ne pouvons pas ! » Et se tournant vers sa jeunesse : « Pars, enfant. Je te demande ton courage, tes souffrances, ta vie même. Mais, comme moi, ta mère, fais ton devoir et meurs plutôt que de vivre déshonoré ». Et ils sont partis, mêlés à leurs frères d'armes, de tout rang, de toute profession, dans la sainte égalité de l'héroïsme... L'histoire a déjà dit (mais quel trouvère chantera cette épopée !), elle redira aux générations émerveillées ce que fut cette lutte désespérée, cette défense, pied à pied du sol ancestral, de Liège à Anvers, d'Anvers à Dixmude les nuits lourdes d'angoisse dans les tranchées, les bonds en avant dans la boue et dans la neige. Que leur importe ! Ils marchent, ils tiennent, ces jeunes ! Encore un mois ! encore un jour ! Souriants à la mort jusqu'à l'heure où la mort les a pris, en rançon du salut de leur patrie et ayant accompli dans la plénitude du renoncement la plénitude du sacrifice... Cent quatre-vingt-seize des vôtres ! Ah ! comme il était juste que cette funèbre et glorieuse liste prit la première possession de ce sanctuaire intellectuel ! C'est leur holocauste qui a permis à Louvain de revivre. Leur place était ici. Ils sont chez eux, et leur âme invisible et présente aimera à planer sous ces voûtes, tandis que la vieille et maternelle maison évoquera leur image, comme ces aïeules qui gardent dans leur cœur une place de choix au fils trop tôt perdu, et se prennent à sourire à la vision qui passe dans l'impérissable beauté des enfants touchés par la mort.

* * *

Cet hommage à la jeunesse en appelait un autre : celui de la jeunesse. Et c'est pourquoi le second de ces livres, offert par l'Amérique, est encore une liste : celle des enfants des écoles de New-York qui ont si admirablement contribué à la souscription du Comité national américain.

Mémorial de la générosité, qui est bien à sa place à côté du mémorial de l'héroïsme. Il était juste que cette jeunesse des écoles eût sa part de triomphe. Ne s'est-elle pas associée au travail ? Nous lui avons demandé de contribuer à l'œuvre réparatrice ; nous comptons sur elle, sur l'élan d'un âge qui ne calcule pas où on donne et où on se donne, parce que l'âme encore toute neuve possède toute sa puissance de vibration. Mais nous voulions aussi qu'elle gardât le souvenir de ce nom et l'horreur de ce crime : Louvain. Plus tard, ces enfants

devenus des hommes comprendront mieux alors le sens de certains mots et de certains écrits. Ils auront sous les yeux une des visions évocatrices de cette guerre lointaine, celle d'un foyer intellectuel, incendié par un peuple qui prétendait représenter et organiser l'intelligence. Mieux que nos paroles, ces lueurs de Louvain qui, comme celles de Reims, illuminent l'histoire, leur révéleront la justice de notre cause et l'étendue de nos ruines. Grâce à Dieu, ces jeunes nous ont compris. Au récit du désastre, ils ont porté, sans compter, leur double obole, celle de leur bourse et celle de leur cœur. La France avait commencé. Quelle joie, quelle émotion, quand, des plus humbles de nos villages, nous arrivaient chaque jour des listes couvertes de noms et de chiffres : noms et chiffres écrits à la hâte, d'une main un peu tremblante, car ils savaient, ces petits, qu'ils envoyaient à la grande Belgique, leur sœur martyre, l'hommage de leur affection enthousiaste.

A leur tour, les enfants de Belgique ont répondu. D'un même cœur, d'un même élan, fils et filles de la Wallonie et des Flandres se sont cotisés pour venir à l'aide des bibliothèques françaises dévastées par l'Allemagne.

Et voici les écoliers d'Amérique qui se mettent en branle. Avec quelle maîtrise, quelle force de conviction, quelle puissance d'organisation, Cher Président Butler, vous avez mobilisé cette armée, les résultats déjà obtenus le disent éloquemment. New-York seul jette dans la bourse 45.000 dollars. Et le mouvement se continue, se propage. Il faut, déclarent-ils, que chaque pierre de cet édifice soit le don des enfants américains. . . Oh ! chères jeunes gens de France, de Belgique, des États-Unis, unies dans cette croisade de la charité, de quel cœur nous saluons ce geste adoucant et fraternel qui vous rapproche les uns des autres ! Quel courant d'air pur vous aurez fait planer dans l'atmosphère viciée des combinaisons et des intrigues, de l'égoïsme et de la haine. En construisant cet asile du savoir, les écoliers, les étudiants américains n'auront pas seulement donné au monde un admirable exemple de générosité. Le monde leur devra un bien, plus rare encore. . . un peu de poésie, celle que met la jeunesse dans tout ce qu'elle crée, et dont ces murs resteront éternellement imprégnés.

* * *

Et enfin, Messieurs, voici le livre qu'apporte la France. Après l'hommage des jeunes, celui des aînés. Je pourrais le nommer le livre de l'amitié, car il contient l'appel que, le 21 juillet 1919, adressaient à l'Élite intellectuelle, les écrivains, les artistes et les savants.

Tous au lendemain de la catastrophe, s'étaient soulevés dans un même geste d'horreur et de réprobation. Mais il y avait mieux à faire que protester contre le crime : la réparation. Déjà, de tous côtés, s'offraient les concours, se multipliaient les initiatives. Concours et initiatives, il importait de les unir dans une manifestation commune. Ce sera l'honneur de l'Institut de France d'être devenu le centre de cette grande fraternité. En 1916, le Comité International se constituait. Quatorze peuples y étaient représentés, parmi lesquels, au premier rang, les États-Unis, l'Italie, l'Angleterre. En 1918, vingt-quatre; en 1919, trente-trois. C'est alors que fut rédigé et divulgué l'Appel. Combien hélas ! sont morts avant de le signer. Que d'autres ont disparu depuis trois ans ! Mais grâce au travail délicat d'un de nos jeunes maîtres, M. Marie-Davy, leur nom demeura à jamais sur ce parchemin à côté des noms des écrivains et des artistes, des hommes d'action et des hommes de science, qui voient se poursuivre et verront bientôt s'achever l'œuvre. Pour tous ayons aujourd'hui un souvenir, et formons le souhait qu'ils se trouvent réunis dans ce monument quand, en 1925, l'Université de Louvain fêtera le cinquième centenaire de sa fondation.

Vous l'avouerais-je cependant ? J'avais presque un regret. Il me semblait qu'à ce livre de l'amitié commune, la France devait joindre un souvenir plus personnel. Ce souvenir nous arrive de la main de Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique, dont nous n'avons pas oublié le discours prononcé il y a deux ans, d'une forme si parfaite, d'une spiritualité si haute. M. Léon Bérard a voulu être représenté à cette cérémonie. Mais il a pensé aussi que la Bibliothèque voudrait bien agréer un recueil spécialement composé pour elle. Ce recueil concerne, lui aussi, une des victimes de la guerre, une des plus illustres, une des plus chères au monde comme à l'Église. Il doit contenir, au nombre de septante à quatre-vingts, les plus belles photographies faites de la cathédrale de Reims. . . Louvain ! Reims ! ces grands foyers de spiritualité, tous deux si intimement unis à notre histoire nationale, victimes d'une même barbarie, associés à un même martyre, comment n'aimerions-nous pas à les rapprocher dans cette fête. Université, cathédrale, sont vraiment sœurs de gloire et d'infortune. Et leur cœur bat à l'unisson d'une même gratitude envers le grand

peuple ami qui s'est donné mission de contribuer à leur relèvement.

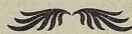
Petits livres de quelques feuillets à peine, mais qui contiennent en si peu de mots tant d'enseignements et tant de beauté nous sommes sûrs que vous serez bien gardés. Puissez-vous, quand nous ne serons plus là, nous servir de témoins. Vous direz aux siècles à venir que nous nous avons bien rempli notre tâche. Vous leur rappellerez au prix de quel héroïsme, de quelles souffrances, la Belgique a sauvé son honneur et sa liberté et avec eux l'honneur et la liberté du monde. Vous perpétuerez le souvenir de ces heures très douces, où sur les ruines restaurées de Louvain tant d'âmes ont communiqué dans le culte de la justice, où l'humanité ayant retrouvé son unité spirituelle, en s'élevant au-dessus d'elle-même, ne s'est jamais sentie si près de Dieu. . . Puisse cette fraternité de l'élite pensante se survivre. Puisse-t-elle surtout se faire plus étroite que jamais entre ceux qui se trouvent aujourd'hui réunis. Belgique, France, États-Unis : loin de moi de prétendre que ces trois grandes patries intellectuelles soient les seules. Bien d'autres qu'elles ont su créer sur la terre du savoir ou de la beauté. Mais comment oublier que dans la longue et sanglante épreuve, nul plus que nos pays n'ont poussé plus haut l'héroïsme de la charité, le désintéressement, l'oubli de soi-même, l'esprit de sacrifice. Et comment ignorer aussi que nuls n'ont donné à l'histoire l'exemple d'une amitié plus fidèle plus confiante, qu'aucun usage n'a obscurci, qu'aucune rupture n'a détruite. Que deviendrait le monde si, dans l'âpre mêlée des intérêts et des égoïsmes, ces nobles gardiennes de l'idéal, si bien faites pour s'entendre, venaient à se méconnaître et à se séparer ?

ALTESSE ROYALE,

Cette réunion où la jeunesse est à l'honneur méritait d'avoir pour président celui qui, par le rang, l'âge, la bravoure, les dons du cœur et de l'esprit, est vraiment le prince de la jeunesse. Elle vous a acclamé et dans votre personne cette Royauté qui se continue comme la nation elle-même, toutes deux unies dans la communauté des épreuves, du dévouement et de la gloire. . . Me permettez-vous, en finissant, d'évoquer un souvenir ? Il y a à près de cinq ans, au moment où l'armée allemande vaincue commençait ce grand mouvement de repli, prélude de la débâcle, nous avions l'insigne honneur, Étienne Lamy et moi, d'être invités par votre glorieux père à annoncer à l'armée belge, comme un message de victoire, l'Œuvre internationale de Louvain. Trois jours plus tard, Leurs Majestés le Roi et la Reine daignaient nous accueillir dans l'intimité de cette villa de La Panne, dernier refuge de la Royauté. Quelle émotion nous étreignit alors ! Jamais cette Royauté, que l'Empire le plus puissant du monde s'était flatté d'abattre, ne nous parut plus grande que dans cet humble chalet, secoué des vents de la mer, exposé au feu de l'ennemi, mais où battait le cœur indomptable de la Belgique et vers qui se tournaient les regards et l'admiration du monde. . . Et je garde encore la vision charmante d'un jeune prince de seize ans, revêtu de l'uniforme, frère d'armes de héros, qui m'avait pris la main pour me conduire à travers le dédale des dunes, dans l'obscurité de la nuit.

A ce souvenir impérissable de ma vie s'en joindra désormais un autre, celui d'avoir remis à ces mains princières qui ont guidé les miennes, l'œuvre d'art, don de la France, qui consacra l'hommage de l'élite civilisée à la Belgique, à son auguste Souverain, à l'Université de Louvain et à Celui qui en sera pour la postérité la gloire la plus pure, le Cardinal Mercier.

P. IMBART DE LA TOUR,
de l'Institut.



“ Le Pain Noir ” (1)

De bons livres, voire de bons romans, il n'en manque pas plus aujourd'hui qu'aux époques précédentes. La littérature édifiante, en général, et les œuvres de la Bonne Presse, en

(1) HUBERT KRAINS, *Le pain noir*. Bruxelles, *La Renaissance du Livre*, 1923.

particulier, en jettent un nombre respectable sur le marché, et cela, à des prix qui permettent à tout le monde de s'en fournir largement. Si ces ouvrages se vendent assez bien, ils ne font d'ailleurs pas autrement parler d'eux,

Ce qui est plus rare, c'est un bon livre qui soit écrit par un bon écrivain.

Le lecteur peut m'en croire : la littérature belge en produit parfois de cette espèce ; et je lui donne le moyen d'y aller voir en lui signalant le *Pain Noir* de M. Hubert Krains.

Plus on y songe, plus il faut convenir qu'il doit être bien difficile d'écrire un livre pareil.

Intéresser le public par des histoires de jeunes millionnaires qui font la noce ou en lui apprenant les vices spéciaux de grandes dames, de négresses et de vieux messieurs dévergondés : l'exemple de Marcel Prévost, de Victor Margueritte et de René Maran nous prouve assez qu'avec un talent médiocre l'on peut y réussir. Le métier est, d'ailleurs, extrêmement lucratif. La clientèle est fidèle et insatiable. Les risques professionnels sont très réduits. Et, pour un auteur qui se fait mettre hors de la *Légion d'Honneur*, il y en a dix qui, par ce moyen, accèdent à la gloire et à l'Académie Française.

Mais, faire entrer de petites gens honnêtes dans un roman ; retenir l'attention et la sympathie par le tableau exact de leur vie médiocre et méritoire ; ne rien exagérer, ni en bien, ni en mal ; dire ce qui est avec le ton qu'il faut ; écrire une langue qui ne sente ni le pédant, ni l'illettré, ni la jeune ou la vieille Belgique ; et, par la rencontre de tous ces mérites, toucher le lecteur dans les meilleures régions de son cœur, accroître sa lucidité sans le pousser à l'anarchie, le rendre plus compatissant sans pour cela le rendre plus bête et utopiste : voilà, certes, qui exige un grand talent d'écrivain et une belle âme d'homme.

J'arrive un peu tard pour parler de l'ouvrage de M. Hubert Krains, composé il y a une vingtaine d'années. Mais, en ce temps où la presse fait tant de réclame pour les saletés à couverture jaune ou verte, le lecteur me saura gré, j'espère, de lui signaler ce beau roman que la *Renaissance du Livre* vient de réimprimer.

* * *

Le *Pain Noir* est la triste histoire de Jean Leduc et de Thérèse, sa femme.

Ils possédaient, sur une grand'route du Condroz, une auberge où fréquentaient le vétérinaire et le médecin en tournée, les charretiers qui voulaient laisser souffler leurs bêtes et boire eux-mêmes un coup, les paysans qui revenaient de la foire ou de la fête. Cela suffisait à les faire vivre. Comment, tout à coup, ils tombèrent dans l'indigence, ce n'est pas difficile à comprendre. Un chemin de fer fut établi dans ce pays qui draina leur clientèle par d'autres villages vers d'autres auberges. Jean Leduc, qui n'avait pas inventé la poudre et s'était longuement entraîné au repos derrière son comptoir, ne put s'adapter au changement de situation et trouver un autre gagne-pain. Je ne dis pas qu'il n'y songea point souvent et ne fit même quelques tentatives méritoires. Tant y a qu'un jour vint où il se trouva endetté et bien malheureux.

— « Thérèse ? fit Leduc.

— Quoi ? demanda sa femme...

— J'ai mon idée...

Thérèse se tourna vers lui.

— Voici, continua-t-il... Cela va peut-être t'étonner... J'ai envie de me faire jardinier.... Nous avons un grand jardin, où je puis planter toutes sortes de légumes et de fleurs... Je puis

aussi transformer la moitié de la prairie en pépinière.. Puis je sais greffer, je sais tailler les arbres... Si l'on me demande ici et là, j'irai... Il n'y a pas honte à cela. Un jardinier n'est pas un ouvrier ordinaire...

Thérèse était pensive.

— As-tu songé aux deux cents francs que nous devons payer annuellement pour les intérêts de notre dette ?

— J'ai pensé à tout... Nous avons encore cent quarante francs. Pour parfaire la somme à la prochaine échéance, nous pourrions vendre quelques meubles. Nous n'avons plus besoin d'un si grand mobilier, puisque notre commerce ne marche plus.

— J'enlèverai aussi l'enseigne, ajouta-t-il. A quoi bon continuer à payer patente ? Les quelques personnes qui viennent encore chez nous sont des habitués. Ils ne cesseront pas de venir et rien ne nous empêchera de leur vendre à boire.

Comme Thérèse ne répondait rien, il dit encore :

— Il ne nous faut pas grand'chose pour vivre. Nous n'avons plus l'appétit des gens de vingt-cinq ans. Quant aux vêtements, nous en possédons assez pour le restant de nos jours... »

Cette dette qui les désespère vient d'un emprunt que jadis ils ont dû faire pour réparer les frasques de leur fils unique qui a mal tourné. Son père l'a chassé hors de sa maison comme un chien pesteux. Le gamin vit maintenant à Bruxelles. A la campagne, les fautes se payent et ceux qui n'ont point le courage d'expier n'y sont plus à leur place. Tandis qu'à Bruxelles, où ils constituent une classe sociale et une puissance l'atmosphère est plus respirable aux coquins. Ne passe, d'ailleurs, pour tel que l'homme assez naïf pour publier ses petites affaires, car on ne demande à personne ni d'où il vient ni ce qu'il a fait avant de venir.

Une mère n'oublie jamais son enfant. Thérèse garde en sa poche le portrait de son pauvre garçon habillé en premier communiant. Elle le pleure, non comme un mort, mais comme un absent qu'un bon vent ramènera quelque jour. Or, le chenapan est bien perdu. Voilà qu'il donne signe de vie ; mais, ce n'est que pour exploiter basement la tendresse de sa mère et pour essayer une dernière fois de taper la pauvre femme. Il appelle donc sa maman à Bruxelles. La vieille paysanne veut y courir, comme si la joie allait lui être donnée de sauver son enfant.

Jean Leduc, qui a maudit l'ingrat, fait d'abord défense à sa femme de partir

« — Alfred demande que j'aïlle le voir, dit-elle. Puis-je y aller ?

— Non ! s'écria Leduc, d'une voix si forte que la vieille femme sursauta.

— O Jean ! supplia-t-elle.

— Inutile ! dit Leduc, en fronçant les sourcils. Et il ajouta : « Je n'ai plus de fils ».

Thérèse resta encore quelques instants plantée devant lui, l'air hébété et douloureux, puis elle s'éloigna en s'efforçant de retenir ses larmes...

Au souper, Jean, ne voyant aucune assiette devant elle, demanda :

— Pourquoi ne prends-tu rien ?

— Je n'ai pas faim, dit-elle ; et pendant toute la soirée, elle demeura sur sa chaise sans rien faire, muette et rigide.

Jean lui jetait de temps en temps un coup d'œil. A la fin, il se leva, passa dans la chambre voisine et revint avec quatre pièces de cinq francs.

— Tiens, Thérèse, dit-il en plaçant cet argent sur la table. Tu feras ce que tu voudras.

La vieille femme regarda la somme avec surprise. Puis, fixant des yeux rayonnants sur son mari, elle s'écria :

— Oh ! tu m'en donnes trop !

— Non, non, répliqua Leduc. Il te faut bien cela. »

Thérèse partit le dimanche suivant. Son mari l'accompagna à la gare.

Dans un voyage en troisième classe, l'on court risque à tout instant de tomber sur des gens qui s'informent où vous allez et mettent parfois beaucoup d'acharnement à connaître l'objet de votre déplacement. Thérèse, qui n'a guère appris, dans son village, l'art de mentir et d'envoyer promener les importuns, éprouve de grandes difficultés à échapper aux questions de ces persécuteurs. Enfin, elle arrive à Bruxelles.

« Elle avait fait prévenir son fils par Céline (sa cousine qui est capable d'écrire une lettre).

Ne l'apercevant pas en descendant de wagon, elle commença à trembler.

Elle errait sur le quai, ne sachant où se rendre, heurtée à tout moment par des gens pressés, lorsqu'une main se posa sur son dos.

— Alfred ! s'écria-t-elle. Et jetant les bras au cou de son fils, elle le serra sur sa poitrine et l'embrassa quatre ou cinq fois.

— Ton voyage s'est bien passé ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle...

Elle ajouta à voix presque basse :

— Ton père te fait des compliments... »

Mais, Alfred ne se soucie que des deux mille francs qu'il avait cru pouvoir arracher à la vieille femme.

« — Mon Dieu ! mon pauvre fils, dit-elle, où veux-tu que je prenne cet argent. Tu sais bien que nous sommes dans la misère...

— Alors tu refuses de m'assister ?

— Mais, mon fils ! dit-elle, en tendant les bras vers lui.

— C'est bon ! continua-t-il. Si tu as jamais besoin de moi...

La vieille femme lui saisit les doigts et murmura :

— Alfred ?...

Il se retira brutalement et consulta sa montre.

— Il est cinq heures, dit-il. Il te reste juste le temps nécessaire pour avoir ton train.

— Tu viendras avec moi, n'est-ce pas ? supplia-t-elle.

— Oui, répondit-il sèchement, j'irai avec toi.

Après deux ou trois minutes d'hésitation, Thérèse tira son mouchoir de sa robe. Alfred, entendant tinter de l'argent, fixa sur sa mère des yeux d'épervier. D'une main tremblante, celle-ci sortit deux pièces de cinq francs et un peu de menue monnaie : elle tendit le tout à son fils, visiblement honteuse de lui présenter si peu de chose. Il prit la somme sans mot dire, puis la fit glisser dans sa poche d'un geste presque méprisant...

Comme ils approchaient de la gare, elle dit timidement :

— Je voudrais bien acheter une pipe et du tabac pour ton père.

Alfred continua de marcher comme s'il n'avait rien entendu. Puis, tout à coup :

— As-tu de l'argent ?

Thérèse lui tendit deux francs. C'était, avec le montant de son billet, tout ce qui lui restait.

Il prit la pièce et se dirigea vers un débit de tabac.

Elle voulut l'accompagner, mais il l'arrêta d'un geste et elle resta debout, comme une mendicante, devant la vitrine.

Il revint avec une misérable pipe et un petit paquet de tabac. Elle comprit qu'il l'avait volée.

Quand ils furent à la gare, il la poussa immédiatement dans le train. Pendant qu'elle s'installait, il voulut partir, mais la vieille femme, s'en étant aperçue, se précipita à la portière :

— Alfred ! Oh ! Alfred...

Il revint sur ses pas, l'embrassa sèchement, puis s'éloigna.

Elle le suivit de l'œil aussi longtemps qu'elle put. Elle espérait qu'il se retournerait, mais il n'en fit rien...

La nuit tombait quand Thérèse arriva à G. Le quai de la gare, mal éclairé par deux pauvres réverbères, présentait un aspect lugubre ; on n'y voyait personne, sauf le chef, qui se tenait debout au bord de la voie. Toutefois, lorsqu'elle fut descendue de voiture, un homme qui était assis sur un banc contre le mur, se détacha de l'ombre. Elle reconnut son mari. Bien qu'il ne fût pas certain de la voir rentrer le jour même, il était venu l'attendre à tout hasard. Il lui prit la main et demanda si elle avait fait un bon voyage. — Elle répondit que oui, à voix presque basse...

En rentrant, Thérèse vit que son mari l'avait attendue pour souper. Il avait même acheté du pain blanc. Cette attention augmenta sa tristesse. Elle aurait voulu lui dire quelque chose. Mais quoi ?...

Ils se turent. Leduc attendait évidemment des renseignements de la part de Thérèse, mais il ne voulut pas la questionner... Il interpréta son silence comme l'aveu d'une déception...

Il mangeait machinalement, la tête baissée...

Comme Thérèse n'entamait pas sa tartine, il demanda :

— Pourquoi ne manges-tu pas ?

— J'ai mal à la tête, dit-elle... Je vais me coucher.

Ils étaient au lit depuis quelques minutes, lorsqu'il s'aperçut qu'elle pleurait silencieusement. »

* * *

Que l'on ne croie pas que c'est pour m'épargner d'écrire moi-même que j'ai cité si longuement. La vérité est que je n'ai pu trouver un procédé meilleur pour faire partager l'admiration qui me semble due à l'art direct et à la manière émouvante de M. Hubert Krains.

Comment Thérèse devient folle à force d'être rongée par sa douleur et comment Jean Leduc, après avoir tenu longtemps, à la fin n'y tient plus, et, de désespoir, se jette sous un train : le lecteur, mis en goût par les extraits donnés plus haut, voudrait sans doute l'apprendre en recourant au livre même. Je ne pense pas qu'il doive craindre d'être déçu, ni de voir l'auteur se rendre ridicule par des théories qui défendent ou insinuent quelque sottise touchant la liberté humaine ou la misère imméritée des paysans. Du point de vue littéraire, le romancier achève sa tâche aussi bien qu'il l'a commencée. Ce bon ouvrier de lettres ne connaît point les défaillances, ou, s'il en a quelquefois, il s'abstient soigneusement de les insérer dans son ouvrage et de les faire imprimer. Cela explique qu'il publie moins que les autres écrivains.

Parmi plusieurs excellents tableaux de la vie paysanne, l'on trouvera, mêlé à la trame de la triste histoire de Jean Leduc et de sa femme, le récit des épreuves de Céline Andry. Cette jeune fille candide se laisse conter fleurette par un clerc de notaire, Don Juan d'étables, qui l'abandonne après l'avoir déshonorée. Dans pareil cas, une personne de la bonne société achèterait un numéro du *Soir* ou de la *Dernière Heure* afin

d'y trouver l'adresse d'une... personne diplômée ou elle prendrait le train pour Vichy, prétextant une cure urgente. A son retour, on lui ferait compliment sur sa bonne mine et elle continuerait à recueillir les hommages respectueux de toutes ses connaissances. Céline Andry ne s'enfuit pas. A ses torts de pécheresse, elle ne veut pas ajouter ceux de devenir une criminelle. Au rebours de tant d'héroïnes de romans et de cinémas, elle ne se met pas non plus, pour se réhabiliter, à déclarer qu'elle a bien fait, qu'elle le fera encore et qu'elle n'aurait pu faire autrement. Elle se contente de rougir, de prendre courage et de reconquérir l'estime de son village par le travail et une conduite plus vertueuse.

Cela, comme tout le reste, est traité sobrement, avec un grand respect de la pauvreté et du malheur, sans nul détail

qui fasse rougir les honnêtes gens et contente la malsaine curiosité des autres.

Les catholiques ne trouveront pas, dans le *Pain Noir*, de plaidoyer en faveur des principes chrétiens et des bonnes mœurs. Mais, il leur apparaîtra facilement, au ton de sympathie dont il est parlé des gestes religieux et des croyances traditionnelles, que le romancier belge fait honneur au catholicisme de ce qui reste de vertu et de courage dans le monde des humbles par lui décrit.

Pour ceux qui aiment les rapprochements littéraires, je dirai que M. Hubert Krains fait songer à un Maupassant qui aurait du cœur et du bon sens.

OMER ENGLEBERT

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'Inauguration de la bibliothèque

de l'Université de Louvain

La journée de la *première pierre*, la splendide et torride journée du 28 juillet 1921, fut pour l'*Alma Mater* la plus éclatante de gloire qu'elle ait connue dans les cinq siècles de son histoire. Elle reçut ce jour-là l'hommage mondial de toutes les provinces du royaume de l'Intelligence. Elle vit se lever le monde universel de la Pensée pour laver l'opprobre du barbare teuton, vouer à la malédiction son exécration forfait contre l'esprit, contre le droit, contre l'humanité, venger par la solidarité de l'admiration et de la sympathie le foyer de science que l'Allemand avait voulu éteindre à jamais et qu'il a immortalisé.

La journée du *premier livre*, la fraîche et joyeuse journée du 17 juillet 1923, rayonna d'un éclat plus discret, tempéré par l'intimité d'une fête de famille. Ce fut la fête de la consécration à Dieu, la fête de la reconnaissance, d'une gratitude d'autant plus délicate qu'elle s'empressait avant l'achèvement de l'œuvre de restauration entreprise par l'Amérique.

Du vaste bâtiment de la nouvelle Bibliothèque dont la façade principale, surmontée d'un beffroi de quatre-vingt-cinq mètres, fera front à la Place du Peuple, c'est l'aile droite longeant la rue des Joyeuses-Entrées qui fut inaugurée par la cérémonie religieuse de la bénédiction et par la tenue d'une séance académique au cours de laquelle eut lieu le dépôt symbolique du premier livre. Par la partie déjà terminée, il n'est pas trop malaisé de préjuger de l'ensemble, de se figurer la grâce altière, la somptueuse beauté avec laquelle se silhouettera sur notre ciel nordique ce noble monument auquel l'architecte américain, par une inspiration attentive à nous plaire jusque dans le détail, a voulu donner le caractère de la Renaissance flamande, du type brabançon bien accusé.

Pour avoir gardé le cachet de la simplicité, l'inauguration de la Bibliothèque, à laquelle présidaient Son Altesse Royale le duc de Brabant et Son Éminence le Cardinal Mercier, n'en fut pas pour autant dépourvue de grandeur. Ce fut simple et grand tout à la fois.

On sait de quel cérémonial solennel et profondément symbolique l'Église a voulu entourer l'érection d'une « *domus scolaris* ». C'est la liturgie qui s'est déroulée avec autant de fidélité que de distinction pour la consécration de ce palais de la Science.

Imploration ardente, en prélude, de l'Esprit Sanctificateur par le Cardinal prosterné entre MM. les chanoines Noblesse et Sencie, devant l'autel du rez-de-chaussée ; procession formée par le cœur des chœurs, les Bénédictins du Mont-César sous la conduite de Dom Kreps, par les membres du clergé, et les autorités académiques pour la lustration des murs extérieurs ; entrée du Prélat officiant, accompagné du Prince Léopold et de sa suite, dans la salle du premier étage, déjà remplie par les invités de marque, le corps professoral, les étudiants,

pour procéder à l'aspersion et à l'encensement des murs intérieurs : cette première partie des rites s'accompagnait d'admirables oraisons, qui toutes conjurent les influences malignes, appellent sur les maîtres et élèves les lumières d'en-haut, mettent l'Adversaire en fuite et font place à l'Ange de la Paix, *sit fuga inimici, Angeli pacis ingressus*.

Après cela, et ce fut un spectacle d'impressionnante majesté, devant le Prince, devant toute l'assistance debout dans l'attitude du recueillement le plus religieux, le Dieu des sciences prit possession de la « *domus scolaris* » par l'intronisation du crucifix. Entre deux cierges étoilés par leur flamme, au centre d'une couronne de roses qui s'entrelacent sur le mur du fond de l'estrade, Son Éminence suspend un beau Christ en bois sculpté — le dernier chef-d'œuvre de Vermeyleen — il y installe le Rédempteur comme Seigneur et Maître. « Faites régner ici le signe du salut et n'y tolérez pas l'accès de l'ange qui frappe dans les ténébreux. »

Sur quoi, après de nouvelles prières, la cérémonie s'achève par la bénédiction que la voix pleine d'onction de Son Éminence et son geste hiératique appellent sur tous les habitants de cette demeure, sur les maîtres, sur leurs disciples, sur tous les assistants, non pas la bénédiction passagère et fugitive, mais permanente et sans fin.

* * *

Sur l'estrade deux dais de velours rouge à crépines d'or se font face, le dais princier où siège Son Altesse Royale entre M. Fletcher, ambassadeur des États-Unis et M. Nicholas Murray Butler, président de la Columbia University de New-York, le dais cardinalice où siège Son Éminence entourée de dignitaires académiques. Entre les deux marques, sur le mur du fond, à côté du Christ se dresse un buffet de bibliothèque représentant la Bibliothèque ; tout auprès, une table-tribune.

Le CARDINAL y paraît le premier dans la splendeur de sa pourpre. Il lui appartenait, et nul ne pouvait le faire avec une pareille autorité, de rendre hommage à la jeune Amérique, fière de relever le gant de la grande et superbe Allemagne en rebâtissant le foyer scientifique que celle-ci avait voulu anéantir, à l'initiative de M. Murray Butler qui provoqua dans son pays un mouvement magnanime de générosité et de sympathie, au génie des États-Unis pour lequel concevoir, vouloir, réaliser ne sont qu'une seule et même chose, à la science, au talent, à l'activité prodigieuse de l'architecte Whitney Warren, de ses collaborateurs MM. Charles Wetmer et Greenough, qui sont en train de doter la cité universitaire d'un de ses plus beaux monuments. Le Cardinal interpréta les sentiments de l'assemblée avec un tel bonheur que chaque phrase de son discours souleva les plus chaleureuses acclamations. Et, vraiment, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer dans cette harangue, la délicatesse du cœur, la mâle énergie de la pensée, la ferveur de l'enthousiasme ou la perfection de la forme.

Aux accents de la *Brabançonne*, le prince Léopold, auquel sa timidité rougissante ajoute une grâce de plus, déposa sur un rayon le *Liber memorialis* des 196 étudiants de Louvain, de l'année 1914, morts

pour la patrie. Et ce geste si simple empruntait aux circonstances tant de beauté qu'il déchaîna de frénétiques applaudissements.

La parole revenait de droit ensuite à M. MURRAY BUTTLER, l'artisan de la restauration, la cheville ouvrière de ce grand œuvre. Américain des pieds à la tête, dont la carrure et la robustesse traduisent si bien l'énergie de vouloir et la puissance de réalisation, M. Buttler est irrésistiblement sympathique. Comme on l'acclame quand il affirme les sentiments d'affection, d'admiration pour l'Université de Louvain de ces milliers de concitoyens qui ont répondu à son appel ! Comme on l'acclame quand il apporte au Roi, au Cardinal, la promesse, la garantie que l'*Alma Mater* pourra célébrer son cinquantième centenaire, en 1925, « dans une bibliothèque reconstruite et complète qui demeurera un monument éternel de la sympathie que l'Amérique porte à la Belgique et au peuple belge. »

Après ces déclarations dont il est superflu de souligner la valeur et le succès, M. Buttler s'est élevé à de hautes considérations sur la mission de l'université moderne, où il faut faire la part, sans doute, de l'hyperbole chère aux Américains, mais qui ne s'en imposent pas moins à la réflexion de ses doctes auditeurs. Pour lui, il voit l'Université, source de la science humaine, inséparable de l'Église, maîtresse et gardienne de la foi, de l'État organisateur de la vie sociale, dans la trilogie des forces de la civilisation « dépendantes l'une de l'autre ». Il lui assigne une triple fonction : emmagasiner les connaissances, les faire progresser, en diriger les applications au bonheur de l'humanité. Il la croit capable d'unifier dans une heureuse synthèse les nationalismes et l'internationalisme. Il rêve même de voir se réconcilier dans son sein les différences, « les malheureuses différences religieuses, politiques et sociales ». Hélas ! ce ne serait possible qu'au prix d'un syncrétisme qui ferait s'évanouir toutes les vérités !

Ce discours de si grande envergure s'acheva sur un vœu de prospérité éternelle adressé à Louvain, qui toucha tous les cœurs et enflamma tous les espoirs. « Puissent les cinq cents ans à venir, et à chaque siècle au-delà, leur apporter le même bonheur, et lui offrir les mêmes occasions de servir Dieu et l'humanité ! »

A son tour, aux accents de l'hymne national américain, M. Buttler dépose sur un rayon de la bibliothèque un volume relié en cuir rouge, contenant la liste des enfants des écoles new-yorkaises qui ont participé à la souscription américaine. Et la reconnaissance de la salle éclate en applaudissements émus.

A l'orateur américain succède l'orateur français, M. IMBERT DE LA TOUR, membre de l'Institut de France, président du Comité international de l'Œuvre de Louvain. Nos lecteurs peuvent apprécier cet admirable discours d'une forme enchanteresse, vibrant d'émotion sincère, qui célèbre, qui chante plutôt avec un lyrisme pénétrant et l'ardeur de l'enthousiasme les « trois petits livres » tour à tour déposés par les représentants des trois nations-sœurs, le nécrologue de l'université, son livre d'or, le mémorial de l'héroïsme, par un prince belge le Prince de la Jeunesse, le mémorial de la générosité américaine par M. Buttler, le mémorial de l'amitié française, enfin, contenant l'appel au monde civilisé, lancé par l'Institut de France, en 1919 en vue de la restauration de l'université louvainiste, offert par M. Imbart de la Tour lui-même, aux accents de la *Marseillaise*.

Nos lecteurs n'auront pas moins goûté, dans les quotidiens où il a paru, le discours magistral de MGR LADEUZE qui a trouvé le secret par une éloquence nourrie des plus heureuses réminiscences bibliques de renouveler un sujet que les orateurs précédents semblaient avoir épuisé. Nul au reste ne pouvait s'élever à cette hauteur de sentiment, nul ne pouvait magnifier l'œuvre américaine, redire la reconnaissance de l'Université, affirmer ses radieuses espérances avec plus d'âme et de puissance que celui-là même qui vécut comme personne le drame de l'agonie universitaire et reste le principal agent de sa résurrection. Mgr de Ram fut le créateur de l'*Alma Mater*, Mgr Ladeuze en sera le restaurateur. Aux jours les plus sombres, il n'a pas désespéré. Sa foi invincible est couronnée par un magnifique succès et c'est avec pleine confiance en sa parole que le monde intellectuel tout entier accepte l'invitation rectorale de se retrouver autour de lui pour célébrer en 1925 le cinquantième centenaire de l'immortelle création du duc Jean IV et du Pape Martin V.

J. SCHYRGENS.



Nous prions une fois de plus nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.

« Il était quatre petits enfants »

Le titre semble annoncer un conte bleu, mais ce n'est pas un conte que René Bazin nous narre ici, mais une histoire vraie, l'histoire d'une ferme française, ou plutôt de deux générations qui se succèdent dans une ferme française. Et sans doute, elle n'est pas vraie de cette stricte vérité historique exigible d'un Le Play dressant la monographie d'une famille. Mais elle est vraie de cette vérité générale que tout roman réaliste doit avoir : si la Genivière n'existe nulle part, on la trouvera cependant un peu partout en France ; elle « n'est qu'une ferme de chez nous, dit M. Bazin, pareille à beaucoup d'autres, et celles que vous connaissez lui ressemblent toutes un peu ».

Que cela fait du bien de l'entendre dire ! Car s'il y a beaucoup de fermes comme celle-là, le terreau de la France est bon, et l'on comprend mieux la force et la beauté de la race qui y puise sa sève.

M. Bazin serait-il trop optimiste ? Mais non. La guerre a bien montré les magnifiques réserves d'énergie physique et de grandeur morale que brassent lentement, au cours des années de paix et de dur labour agricole, les vaillantes fermes françaises, où les vertus de travail et de fidélité à tous les devoirs se transmettent comme une tradition sacrée.

En suivant l'histoire de quatre petits enfants, trois garçons et une fille, qui, élevés par des parents chrétiens et laborieux, deviennent de vaillants hommes et une vaillante femme, tous bons travailleurs et bons soldats (sans excepter la femme, car, pendant la guerre, seule à la tête de la ferme, elle « commande, elle aussi, une belle redoute française »), tous attachés à la terre, à celle qu'ils labourent et à celle, plus grande, qu'ils défendent par les armes, on retrouve vraiment ici une image réduite de toute la France, de la France agricole et de la France militaire, et même, pendant la période où l'un des fils se fait charron et mécanicien, de la France des bons et soigneux métiers, de toute « la douce France » en un mot, telle que René Bazin l'a dépeinte dans un autre ouvrage écrit pour les enfants de son pays et où il a mis le meilleur de son âme et de son art. C'est la même veine, inépuisable, qu'il a exploitée pour en sortir ce joyau nouveau, qui fera les délices des enfants de France, mais que nul homme d'esprit élevé et de cœur généreux ne pourra lire sans émotion.

La bonne action que M. Bazin a faite en écrivant ce livre ! Et comment ne pas lui être reconnaissant des heures délicieuses passées en compagnie de ses quatre petits enfants ? On est bien tenté de se rebiffer ; on se met sur la défensive. C'est une idylle ; il n'y a donc, dans les campagnes françaises, que de braves gens ? Ah ! Monsieur Bazin, nous pensons non pas à *La Terre* (ce hideux souvenir, en vous lisant, est un blasphème à votre art), mais à ces romanciers « terriens » de chez vous et hélas ! de chez nous, qui, du paysan français ou flamand, nous donnent une image si brutale et si ravalante. Ils prétendent, comme vous, donner la réalité ; ils veulent, comme vous, faire de l'art, c'est-à-dire, faire un choix dans les réalités multiples de la vie ; mais pourquoi choisissent-ils presque toujours le détail vulgaire ou obscène ? Choix pur choix, je préfère le vôtre. Tout en restant dans la réalité (car qui oserait dire que votre livre ne nous donne pas la physiologie de la vie ?), vous n'oubliez pas que le but de l'art est d'élever les âmes. Votre livre nous rend meilleurs ; son optimisme est communicatif ; il fait rayonner la joie autour de lui comme un visage doux, aimable et de bonne humeur prédispose même le méchant à la bonté.

Que de délicates réflexions, à la fois si profondes et si gentilles, vous jetez là en passant, tout en racontant les faits et gestes de vos modestes et simples et grands « héros » ! Elles sont, pour employer une figure qui ne détonne pas dans ce milieu, la fine fleur de farine de votre bon moulin. Que de jolis tableaux vous nous peignez, où vous avez mis toute votre observation d'amateur de belles couleurs, et toute la sensibilité de votre cœur qui sympathise si bellement avec ce petit peuple que vous nous apprenez à mieux connaître. Dès vos trois premières pages, nous sommes conquis, tant ce que vous nous montrez est vivant, animé et agréable à regarder.

Quel beau portrait vous nous tracez de ce fermier et de cette fermière, l'un, le père, ordinairement songeur, car, « régir un bien de trente hectares et élever une famille, c'est gouverner un petit État » ; l'autre, la mère, adroite dans le ménage et la ferme et que « rien n'ennuyait de ce qu'elle faisait » ! Et comme vous mêlez la poésie de la nature et celle du sentiment à toutes ces humbles besognes de la ferme que vous chantez en ces Géorgiques si simples de ton, si naturelles, mais si grandes par l'élévation de la pensée chrétienne et de l'idée de patrie, qui les traversent d'un bout à l'autre comme un ruisseau, invisible parfois sous les herbes, mais dont le murmure et la fraîcheur vivifient toute une campagne !

Et puis, à la fin, vos Géorgiques tournent à l'Enéide : *Arma virumque cano*, et vous montrez ces fils de paysans qui deviennent de bons soldats, et l'un d'eux un glorieux capitaine d'Afrique. Et cela encore, ce n'est pas du roman, car, pour que ce soit, comme vous dites, de « l'histoire vraie », il suffit de changer le nom de votre héros.

Et, comme conclusion, ce n'est plus ici la terre qui meurt, mais c'est la terre qui continue à vivre même pendant la dure et longue guerre, et qui, après l'armistice, se reprend à vivre de plus belle et réunit autour d'elle tous ses enfants, même celui que le goût d'un autre métier avait enlevé, même ceux que la guerre avait entraînés dans son tourbillon et qui tous — sauf le capitaine resté en Algérie — se remettent au travail, à l'éternel et indispensable travail de la terre, et cela avec une telle énergie et une si belle allégresse, que vous feriez envier leur bonheur et que l'ouvrier des usines, s'il lisait Virgile, pourrait leur dire avec jalousie :

O fortunatos nimium, sua si bona norint, Agricolas !

Chan. PAUL HALFLANTS.



ITALIE

Déclarations de Mussolini

De Ch. Maurras dans « L'Action Française » du 18 juillet :

Comme Jacques Bainville le faisait remarquer avant-hier, Mussolini ne procède pas en doctrinaire idéologue. L'expérience le conseille, il en suit la leçon, soucieux, au jour le jour, de restaurer le nécessaire, nullement ambitieux de précipiter les éléments politiques et sociaux à la manière d'une pâte dans un gaufrier. Néanmoins, si lâche et flottant, ou même dissolu que son dessein puisse paraître, il a une suite et un ordre, il laisse en se développant, une trajectoire, et les observateurs sont bien obligés de se dire que tout cela se tient. Il y a un ordre dans l'histoire et dans la nature, ce n'est pas de ma faute, dirait Fustel, si on le retrouve dans mes écrits. Le réaliste organisateur italien passe exactement par les points où l'attendait et le guettait la théorie de l'organisation réaliste. Il a restauré l'État, il a honoré le catholicisme. Il a rétabli ou maintenu le respect de la loi et de la justice dans ses propres troupes. Cette besogne d'autorité esquissée, il s'est mis en peine d'esquisser également un statut des associations spontanées, et il a commencé par la famille à laquelle il a tout d'abord rendu cette libre disposition de l'héritage que le fisc, plus cruel que l'usure, dilapidait : l'État italien s'est aperçu qu'en frappant les successions avec cette dureté il se frappait lui-même et menaçait de tarir ses principales ressources et les plus puissantes, et les plus précieuses, celles qui tiennent à la fécondité de la race et au nombre des travailleurs.

Le dictateur Mussolini s'en est-il tenu là ? Non. Le sillon ou, comme on dit depuis la guerre, le filon était trop riche. Mussolini a continué dans le même sens. Ayant mis sur pied une loi électorale destinée à aider l'électeur à remplir un devoir plutôt qu'à lui donner l'orgueilleuse illusion d'exercer des droits, Mussolini en a fait lui-même, à la Chambre, l'exposé des motifs le plus succulent et le plus savoureux, tant pour lui que pour nous : — *Qu'est-ce que c'est que la liberté ? Il n'existe pas de liberté, il n'y a que des libertés*. Et il a poursuivi en déclarant son grand amour du peuple et le grand plaisir qu'il éprouve à vivre avec le peuple : *Mais le peuple ne m'a jamais demandé plus de liberté, jamais il ne s'est plaint de souffrir d'un manque de liberté*.

« A Messine, le peuple m'a demandé des maisons pour s'y abriter, en Basilicate il a demandé de l'eau.

« Ce sont quelques émigrés vivant au dehors qui se plaignent de manquer de liberté ; mais on n'en parle pas dans les milliers d'aide-mémoire que reçoit chaque jour le président du Conseil, et dans lesquels sont exposées les misères des classes inférieures. »

Et tout cela haché des applaudissements d'une Chambre où toutes les variétés de communisme, de libéralisme, de démocratie chrétienne, de giolittisme et de germanisme s'épanouissent en liberté il n'y a pas dix mois ! Tel est l'incomparable prestige de la vérité politique lorsqu'elle a trouvé son moment. Telle est la docilité des cerveaux lorsqu'un rayon de lumière en effleure la molle substance. Mais le vrai est d'autant plus fort, l'esprit d'autant moins rebelle, devant des formules simples et claires dont l'énoncé suffit à porter un commencement de preuve. Nous n'avons aucun embarras à reconnaître la haute valeur des for-

mules de Mussolini, bien qu'elles soient proches cousines et même sœurs jumelles de celles que l'*Action Française* ne se lasse pas de jeter dans le monde depuis un quart de siècle bien près d'être sonné. Il y a, je l'avoue, du plaisir à les saluer au passage. Quelque médiocrité que la République et la Démocratie aient imposée à la politique de la France, même quand des hommes distingués y sont par hasard au pouvoir, ces belles rencontres d'esprit suffisent à montrer que, en dépit de nos humanitaires rétrogrades et de nos pacifistes retardataires, Paris n'a pas cessé de proposer des idées capables de rendre service aux villes sœurs et aux nations sœurs. Ceux qui croient qu'une France réactionnaire n'aurait rien à apprendre aux humains reçoivent de l'événement un démenti considérable. Nous n'avons pas fait perdre son rang à la patrie. Nous le lui avons même fait reconquérir. Quand M. Jonnart, rendu aux chères études qu'il a trop longtemps négligées, retournera à Rome pour son plaisir, il aura de ce côté-là le sujet d'une enquête capable de l'instruire et de le remettre à sa place...



ÉTATS-UNIS

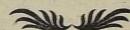
Les plus riches du monde

Trouvé dans « L'Opinion » du 13 juillet :

Le *New-York Times* vient de publier une liste des dix hommes les plus riches du monde, en les classant d'après l'évaluation de leur fortune ainsi qu'il suit :

1. Henry Ford (Amérique), 550 millions de dollars ; 2. John D. Rockefeller (Amérique), 500 ; 3. duc de Westminster (Angleterre), 150-200 ; 4. Basil Zaharoff (Angleterre), 100-125 ; 5. Hugo Stinnes (Allemagne), 100 ; 6. Percy Rockefeller (Amérique), 100 ; 7. baron H. Mitsui (Japon), 100 ; 8. baron K. Iwasaki (Japon), 100 ; 9. J.-B. Duke (Amérique), 100 ; 10. George F. Baker (Amérique), 100.

La *Niederrheinische Volkstribüne* du 2 juillet fait remarquer que, si l'estimation américaine est exacte, la fortune de Stinnes convertie en marks-papier atteindrait 14,5 trillions de marks, c'est-à-dire exactement la somme dont a augmenté la dette du Reich d'après le dernier bilan de la Reichsbank. Ce serait la preuve, basée sur les chiffres, de ce que George Bernhard avançait dans la *Vossische Zeitung*, quand il écrivait : « Le gouvernement allemand publie des statistiques et des tableaux pour montrer combien le peuple allemand est imposé. Ces chiffres donnent un aperçu faux, car la plupart de ces impôts sont créés en monnaie dépréciée plus d'un an après leur échéance. Les documents publiés ne donnent aucune précision sur les principaux impôts, et notamment sur ceux qui sont la conséquence de l'inflation. L'ouvrier est payé en monnaie dépréciée, qui l'est encore plus lorsqu'il la dépense qu'au moment où il donna son travail pour la recevoir. Les ouvriers, employés, rentiers et fonctionnaires, ainsi que la plupart des gens appartenant aux professions libérales, paient de la sorte un impôt qui est difficilement calculable, mais dont l'importance est cependant très grande. Ceux qui spéculent sur la baisse du mark en ont tout le profit : ils empruntent pour acheter des valeurs réelles allemandes ou de l'argent étranger. Stinnes et consorts prélèvent les impôts que paie le peuple allemand. »



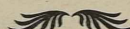
On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs



Etablissements Fr. CEUTERICK, rue Vital Decoster, 60, Louvain.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Foris.

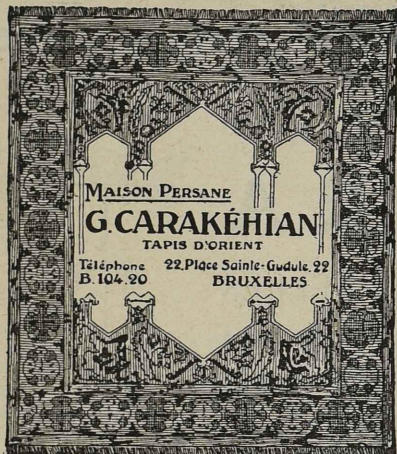
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara. 4, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et
les accidents
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.





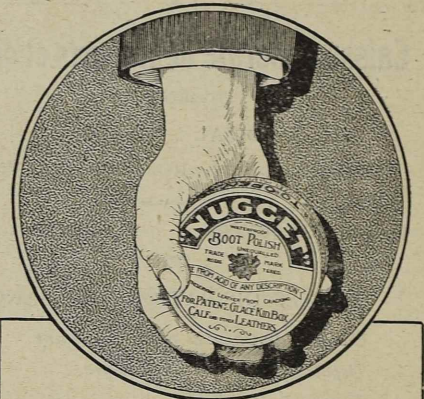
La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
51 Avenue de la Porte de Hal
65, rue de l'Écuyer



Un "tiens" vaut mieux
que deux "tu l'auras"
"NUGGET" est sûr
l'autre ne l'est pas

Typographie — Lithographie

FABRIQUE DE REGISTRES

Articles de Bureau

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur
Maison fondée en 1733

François VANNES Succes-
seur :

13, rue de la Colline, Bruxelles Tél. 227.64

USINE ÉLECTRIQUE : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Papeterie — Maroquinerie

COPIE-LETTRES

Chapelets — Livres de prières

LA MAISON DU TAPIS
BENEZRA

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT
A QUALITÉ ÉGALE
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et
modernes. MOQUETTES UNIES
tous les tons. TAPIS D'ESCA-
LIERS et D'APPARTEMENTS
(divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES
et autres (imitation parfaite de
l'Orient). TAPIS D'AVIGNON
unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL
POUR LA REPARATION
DES TAPIS